

généralement à l'état de manuscrit : sur les sujets épineux on n'imprime que les bas-produits de l'Appareil), le camarade B. Lifchitz donne, dans une courte note, une édifiante caractéristique politique de Martynov :

« La biographie politique de cet homme, dit-il, appelle, ce me semble, une attention spéciale. Il vient aux narodniki quand commence leur dégénérescence d'épignes (vers le milieu de 1880). Il vient au marxisme et à la social-démocratie pour présider au glissement d'une partie des social-démocrates de la plate-forme du groupe de l'«*Emanicipation du Travail*» et du groupe de Lénine, l'«*Union de combat de Pétersbourg*», à la plate-forme de l'économie opportuniste. Cet adversaire de la veille des partisans de l'*Iskra* vient ensuite à l'*Iskra* (en fait aux nouveaux éléments de l'*Iskra*) au moment où les dirigeants qui y restent, glissent de leurs anciennes positions politiques. Restant là, en quelque sorte, à jouer les seconds rôles (hors de la rédaction de l'*Iskra*), il donne pratiquement, dans ses *Deux dictatures*, une plate-forme à la tactique opportuniste-conciliatrice des menchéviks dans la Révolution de 1905. Puis, ce menchévik d'hier, anti-bolchévik des plus venimeux, vient aux bolchéviks de nouveau au moment (1923) où leurs dirigeants, se faisant de plus en plus épignes, glissent déjà des positions bolchéviques. Restant, là encore, aux rôles de second plan (hors du Bureau politique et du Bureau de l'Internationale), il inspire pratiquement la lutte contre la fraction bolchévique du Parti et, dans ses articles et discours, donne une plate-forme à la tactique opportuniste-conciliatrice des stalinien dans la révolution chinoise... Une espèce de fatalité semble décidément accompagner cette figure. »

La « fatalité » de la figure de Martynov fait excellent ménage avec son involontaire côté comique. Lent d'allure et lourd d'esprit, créé par la nature pour les fourgons de la révolution, Martynov est atteint d'une noble passion : joindre les deux bouts théoriquement. Du fait qu'il ne se rallie qu'aux courants idéologiques de décadence ou aux dérivations décadentes de courants sains, il lui arrive, dans ses efforts pour joindre les deux bouts, de porter chaque erreur au comble de l'ineptie. L'auteur de *Deux Dictatures* a donné, en 1926-1927, la définition théorique du « bloc des quatre classes », sous-entendant par là que la bourgeoisie chinoise, avec le concours de l'Internationale, s'est installée à califourchon sur trois classes : les ouvriers, les paysans et les petits bourgeois des villes. En mars 1927, Martynov préconisait le mot d'ordre de la « transfusion du sang ouvrier au Kuomintang » — juste à la veille du moment où Chang-Kai-Chek y procédait à l'effusion du sang ouvrier. Lorsque les discussions « anglo-russe » et « chinoise » s'engagèrent dans le Parti, Martynov revêcut sa jeunesse en y transplantant l'ancien menchévisme, sans modifications ni additions, dans sa forme la plus intacte et la plus stupide. Tandis que les autres se hâtaient de chercher et d'inventer une théorie justifiant le glissement politique, Martynov en sortait une de sa poche, conçue depuis longtemps, toute prête, seulement légèrement oubliée. Cela lui conféra une supériorité manifeste.

Or, cet homme « fatal » est un des principaux inspirateurs de l'Internationale Communiste. Il enseigne à s'orienter, à prévoir la marche ultérieure du développement révolutionnaire, à en choisir les cadres, à discerner en temps voulu une situation révolutionnaire et à mobiliser les masses

pour le renversement de la bourgeoisie. On ne peut pas imaginer plus malfaisante caricature.

A la section de propagande de l'Internationale opère, et, pour ainsi dire, dirige, un certain *Lentsner*. Quelle que soit l'insignifiance de cette figure, il est bon d'en dire aussi quelques mots, comme de la fraction nullement accidentelle d'un tout. A un moment donné, Lentsner travailla à l'édition de ses *Œuvres*. Je fis là sa connaissance pour la première fois, comme représentant du « professorat rouge ». Il n'avait aucun passé révolutionnaire. Après tout, on ne pouvait lui en faire grief : il était jeune. Il entra dans la politique une fois la Révolution faite. Le pis fut que la démolition chaotique qui s'opérait dans tous les domaines lui permit, avec un minimum de ressources théoriques, de faire son chemin comme « professeur rouge ». En d'autres termes, la Révolution fut surtout pour lui une carrière. Son ignorance me frappa particulièrement. Dans les annotations qu'il écrivait, il fallait revoir non seulement la pensée, mais aussi l'étymologie et la syntaxe de monsieur le « professeur ». Il fallait surtout faire attention à ses excès de zèle : Lentsner ressemblait moins à un adepte qu'à un courtisan. En cette période de 1923, beaucoup d'arrivistes impatientes et d'aspirants non casés de l'Appareil tentaient encore la chance de-ci, de-là. On dut cependant se montrer indulgent pour les connaissances superficielles de Lentsner ; les militants les plus sérieux étaient surchargés de besogne : à ce moment on ne révoquait pas encore les oppositionnels.

Lentsner me prépara des matériaux pour les *Leçons d'Octobre*, fit des vérifications de textes, rassembla, sur mes indications, des citations, etc. Lorsque la campagne anti-trotskyiste, depuis longtemps en préparation, fut déclenchée et ouvertement rattachée aux *Leçons d'Octobre*, Lentsner ne sut où se mettre, et, en 24 heures, il changea son fusil d'épaule. Pour s'assurer plus sûrement, il utilisa les matériaux qu'il avait préparés dans un sens diamétralement opposé, c'est-à-dire contre le trotskysme. Il écrivit une brochure sur la révolution permanente, cela va sans dire ; cette brochure était déjà sous presse, mais, au dernier moment, sur ordre du Bureau Politique, la composition fut détruite : il était vraiment trop gênant d'avoir partie liée avec ce personnage. Néanmoins, Zinoviev le cassa et le cajola dans l'Internationale. A côté des Kousinen et des Martynov, Lentsner devint un des dirigeants de l'action quotidienne de l'Internationale. Ce professeur rouge écrit des articles de directives dans la revue officielle de l'Internationale. Les quelques lignes que j'en ai lues ont suffi à me convaincre que Lentsner ne sait pas davantage aujourd'hui écrire deux mots de suite correctement. Mais, visiblement, il n'y a personne à la rédaction de l'*Internationale Communiste*, non seulement pour veiller au marxisme, mais même pour veiller à la grammaire. Ces Lentsner donnent la physionomie de l'appareil de l'Internationale.

Lozovsky occupe dans l'Internationale syndicale rouge une place dirigeante, et dans l'Internationale Communiste une place influente. Si, au début, sous l'ancienne Direction du Parti, son rôle était purement technique, et, même en cette qualité, sérieusement mis en doute et regardé comme temporaire, il n'en est pas moins vrai qu'en cette dernière période, Lozovsky est passé au premier rang.

On ne peut dénier à Lozovsky certaines aptitudes, une facilité d'orientation, un certain flair. Mais toutes ces facultés ont chez lui un caractère

extrêmement fugace et superficiel. Il débuta, je crois, par le bolchévisme, mais s'en éloigna ensuite pour de longues années. Conciliateur, internationaliste pendant la guerre, il milita avec moi, à Paris, dans *Nache Slovo*, où il représenta tout le temps la tendance d'extrême-droite. Dans les questions intérieures du mouvement ouvrier français, comme dans les questions de l'Internationale et de la Révolution russe, il inclinait invariablement à droite — vers le centrisme pacifiste. En 1917, il fut le seul du groupe *Nache Slovo* à ne pas se joindre aux bolchéviks. Il fut grand ennemi de la Révolution d'Octobre. Il le resta, ce me semble, jusqu'en 1920, mobilisant contre le Parti une fraction des cheminots et les syndiqués en général. Il se rallia à la Révolution d'Octobre avant Martynov ; de toute façon, après qu'elle eût été non seulement accomplie, mais aussi défendue contre les dangers les plus menaçants. Sa connaissance des langues et de la vie occidentale le conduisit, dans ces années où la répartition des militants était encore très chaotique, à l'Internationale Syndicale Rouge. Lorsque, au Bureau Politique, nous nous trouvâmes en face de ce fait, nous tous — et Lénine le premier — hochâmes la tête ; nous nous consolâmes en disant qu'à la première occasion il faudrait le remplacer. Mais la situation se modifia. Lénine tomba malade et mourut. Les déplacements commencèrent, soigneusement préparés dans les coulisses de l'Appareil. Lozovsky surnagea. Il suivit le fil de l'eau. N'avait-il pas polémique contre moi pendant la guerre pour défendre le longuettisme et la démocratie petite-bourgeoise en Russie ? N'avait-il pas polémique contre la Révolution d'Octobre, la terreur rouge, la guerre civile ? Après une courte pose, il reprenait la lutte contre le « trotskysme ». Cela assura sa situation dans l'Internationale Syndicale Rouge et lui en créa une tout de suite dans l'Internationale Communiste. Au plus fort du cours martynoviste, Lozovsky se trouva même, dans une certaine mesure, à l'aile gauche. Mais cela n'est dangereux ni pour Lozovsky ni pour l'Internationale, car, malgré toute sa précipitation apparente, Lozovsky connaît parfaitement les limites au-delà desquelles le gauchisme cesse d'être encouragé. Comme il arrive fréquemment, un esprit primesautier se mêle chez Lozovsky au conservatisme idéologique. Dans un article cinglant, il peut recommander aux travailleurs d'Afrique du Sud et aux indigènes des îles Philippines de renverser leur bourgeoisie, et, une heure après, oublier son conseil. Mais, dans tous les cas sérieux où il doit prendre des décisions engageant sa responsabilité, Lozovsky fait invariablement barre à droite. Ce n'est pas un homme d'action révolutionnaire, c'est un pacifiste organique. L'avenir le démontrera plus d'une fois.

La direction des jeunes partis d'Orient, qui ont devant eux des tâches grandioses, apparaît pour ainsi dire comme la page la plus sombre de l'Internationale d'après Lénine :

Il suffit de dire que, là, le rôle dirigeant appartient à *Raskolnikov*. A la différence de ceux que j'ai précédemment cités, c'est incontestablement un révolutionnaire combattif, un bolchévik avec un certain passé révolutionnaire. Mais, seule, l'épouvantable dévastation des rangs dirigeants a pu faire que *Raskolnikov* ait été placé à la Direction... de la littérature prolétarienne et des révolutions d'Asie. Il est tout aussi inapte pour l'une que pour les autres. Ses actes furent toujours meilleurs que ses discours et articles. Il s'exprime avant d'avoir pensé. Il n'est certes pas mauvais

de l'avoir près de soi en période de guerre civile. Mais il est beaucoup moins bon de l'y voir en période de guerre idéologique. Rentré en 1923 d'Afghanistan, *Raskolnikov* se jeta dans la bataille aux côtés de l'Opposition. Je dus le modérer avec beaucoup d'insistance, dans la crainte qu'il ne fit plus de mal que de bien. Pour cette raison ou pour une autre, il devint, quelques jours après, un combattant actif — dans l'autre camp. Je ne sais s'il a beaucoup étudié l'Orient durant son séjour en Afghanistan. En revanche, il écrivit quantité de souvenirs des premières années de la Révolution et crut nécessaire d'y faire pas mal de place à l'auteur de ces lignes. En 1924, il refit ses souvenirs — déjà publiés — et là où il y avait le signe plus il mit le signe moins et inversement. Cette refonte a un caractère tellement primitif et enfantin qu'on ne peut même pas la prendre sérieusement pour de la falsification. A la base, il y a une façon de penser essentiellement primitive. L'activité de *Raskolnikov* dans le domaine de la littérature prolétarienne constituera une des plus amusantes anecdotes de l'histoire de la Révolution. Mais, en l'espèce, ce sujet ne nous intéresse pas. L'œuvre de *Raskolnikov*, comme dirigeant de la section orientale de l'Internationale, a un caractère beaucoup plus tragique. Il suffit de lire la préface de *Raskolnikov* au rapport de Tan-Pin-Sian pour se convaincre, une fois de plus, de la facilité avec laquelle certaines natures récidivent, quand les conditions s'y prêtent, dans l'ignorance politique. Pour le rapport menchévik de Tan-Pin-Sian, *Raskolnikov* a écrit une préface élogieusement menchévique. Il est vrai qu'il faut ajouter que le rapport de Tan-Pin-Sian a été approuvé par la VII^e session du Comité Exécutif de l'Internationale. *Raskolnikov* est moins l'inspirateur responsable que la victime de ce mécanisme. Mais son infortunée direction est, à son tour, une source d'immenses malheurs et de victimes.

Le mouvement hindou est représenté dans l'Internationale par *Roy*. Il est douteux que l'on puisse faire plus de mal au prolétariat hindou que ne lui en ont fait Zinoviev, Staline et Boukharine par l'intermédiaire de *Roy*. Aux Indes, comme en Chine, on a mené et l'on mène une action ayant presque constamment en vue le nationalisme bourgeois. Dans toute la période d'après Lénine, *Roy* a fait une propagande en faveur d'un « parti du peuple » qui, comme il l'a dit lui-même, « ni par son titre, ni par sa nature » ne devrait être le parti de l'avant-garde prolétarienne. C'est une adaptation du Kuomintangisme, du stalinisme et du lafolettisme aux conditions du mouvement national des Indes. Politiquement, cela veut dire : par l'intermédiaire de *Roy* la Direction de l'Internationale tient l'étrier aux futurs Chang-Kai-Chek hindous. Quant aux conceptions de *Roy*, elles sont un mélange d'idées socialistes-révolutionnaires et de libéralisme accommodées à la sauce de la lutte contre l'impérialisme. Tandis que les « communistes » organisent des partis « ouvriers-paysans », les nationalistes hindous mettent la main sur les syndicats professionnels. Aux Indes, la catastrophe est préparée aussi méthodiquement qu'elle le fut en Chine. *Roy* a pris modèle sur les exemples chinois, et il intervient dans les congrès chinois en professeur. Inutile de dire que ce national-démocrate, intoxiqué par un « marxisme » d'ersatz est un ennemi irréductible du « trotskysme », tout comme son frère spirituel Tan-Pin-Sian.

Au Japon, les choses ne valent pas mieux. Le Parti Communiste japonais est invariablement